

INTRODUCTION

Lucienne Strivay, anthropologue,
Université de Liège

Morgan observe.

Il regarde et il écoute. Le jour, la nuit, depuis ce premier voyage de 1855 dans le Midwest où son ami Gilbert Johnson l'entraîne dans une partie de pêche à la truite dont il sortira « piégé » par les castors (p. XLVIII). Ils ne le lâcheront pas durant ses déplacements réguliers à l'Ouest et au Nord, entre 1855 et 1868 quand il publiera les données accumulées sur le terrain de manière absolument parallèle à ses enquêtes sur les structures de gouvernance des Iroquois et sur les termes de parenté chez le plus grand nombre possible de groupes amérindiens.

Il écoute les trappeurs, coureurs des bois. Il écoute ce qu'ont à lui dire les voisins des castors, les Ojibwa notamment, dont le vocabulaire en décline l'aspect selon l'âge et le sexe¹, qui les chassent... et les adoptent parfois. Dans son *Journal Indien*, il observe, à Fort Union, une femme indienne qui allaite un castor d'environ six semaines et poursuit, fasciné : « Ce sont d'excellents animaux de compagnie, propres et inoffensifs, ils s'appriivoisent et deviennent affectueux. » « J'en veux un !² »

¹ Morgan (p. 183) relève six dénominations différentes et autant pour leurs constructions.

² Morgan, 1993, p. 195 (*Rocky Mountains Journal*, 9 juin 1862). Par souci de gagner un peu de place, White (qui a édité ce journal) a omis des pages de notes relatives au castor ; le choix de cette omission en dit sans doute beaucoup sur l'intérêt qu'il prête à la recherche sur le castor pour la dimension anthropologique de l'œuvre de Morgan.

Il prend au sérieux ce que toutes ces personnes lui apprennent même s'il garde à l'esprit que certaines convictions sont parfois sujettes à caution. Il nomme scrupuleusement tous ceux qui lui ont confié une histoire. Leurs pratiques, leur expérience, leur bon sens lui importent davantage que les spéculations de théoriciens myopes dont il met en doute la capacité d'échapper à leurs cadres conceptuels pour simplement témoigner des faits (p. 249)¹. Il mesure personnellement la hauteur et la longueur des barrages, les dénombre, évalue la profondeur et les ramifications des canaux, vérifie la signature de leurs « ingénieurs » aux coupes des racines, cartographie le territoire animal, récolte des exemplaires de bois coupés, fait collecter des crânes (quatre-vingt dix-huit, p. 25) parmi ceux que disposent les piègeurs autochtones sur les buissons et branches d'arbres (p. 243).

À partir de 1861, il fait appel à des photographes car « il [lui] était impossible de donner même une faible représentation de ces barrages par le dessin. Seul l'art photographique pouvait rendre compte d'un sujet aussi complexe et en fixer pour l'éternité les particularités » (p. XLIX). Il fait naturaliser des spécimens, conserve des squelettes, des restes fossiles, des peaux, accumule des gravures. Une recherche systématique, de longue durée, qu'il veut fondée sur des matériaux originaux, authentiques.

L'investissement que Morgan engage à propos du castor, il le déploie aussi dans une deuxième ligne de recherche, celle qui l'a surtout fait connaître comme le père fondateur de l'anthropologie américaine : l'étude de la parenté dans les sociétés amérindiennes. Il ne développe aucune exclusive, ne cultive aucune priorité ; il se passionne simultanément pour la diversité des liens entre les gens et pour l'ingéniosité des bêtes. L'anthropologie n'a jamais négligé la nature. Toutefois, dans le grand partage des savoirs, elle l'a trop considérée sous forme de cadre, de ressource pour

¹ Il désigne habituellement, sans jamais les nommer, les savants éloignés de l'expérience du monde commun sous le nom de « métaphysiciens ».

son objet propre ou bien encore comme un stock de prétextes symboliques¹. Mais l'anthropologie existait à peine comme discipline à l'époque où Morgan allait donner une des meilleures descriptions de la société et de la culture des Iroquois, *League of the Ho-dé-no-sau-nee, or Iroquois*, en 1851, avant de jeter les bases de l'étude comparative des structures de la parenté, *Systems of Consanguinity and Affinity of the Human Family*, en 1871. Comment, entre ces deux œuvres, a-t-il pu se passionner autant pour ce grand rongeur emblématique de l'Amérique du nord et lui consacrer une monographie encore estimée aujourd'hui ? Lui, le juriste que rien ne préparait ni à l'un, ni à l'autre...

Lewis Henry Morgan (1818-1881), en effet, a étudié le droit et s'est installé comme avocat à Rochester en 1844. En 1852, il s'est associé aux frères Elys et à leur oncle dans une entreprise de construction d'un chemin de fer reliant l'État de New York au lac Michigan, et enfin au territoire des mines de fer, au sud du lac Supérieur. Il avait déjà réalisé plusieurs enquêtes de terrain depuis 1840-1942 grâce à la rencontre providentielle de son interprète, informateur et ami seneca Ely S. Parker, un homme avec qui il construira, dans un curieux équilibre de complicités et de pouvoirs, la première recherche d'anthropologie de la parenté (Michælsen, 1996 ; Raulin, 2008)². Mais c'est l'accompagnement du chantier de la voie ferrée comme actionnaire et directeur qui l'emmènera chaque été dans ces espaces encore très peu atteints par l'avancée blanche. Il allait ainsi devenir un de ces pionniers,

¹ Descola, 2005.

² Cette collaboration sur le long terme, soulignée avec insistance par la dédicace du premier livre de Morgan *League of the Ho-dé-no-sau-nee, or Iroquois*, « *the fruit of joint researches, (with) invaluable assistance during the whole progress of the research* », n'est pas une petite affaire. La portée et la signification de la participation d'Ely S. Parker, de la relation qu'il a nouée avec Morgan et entretenue avec son groupe d'origine, pour peu qu'on les examine à la manière de Michælsen sur la base des manuscrits de Parker, se laissent entrevoir par l'humour. Y percent tout à la fois la singularité d'un passage du côté des Blancs par l'éducation et la fierté d'être indien. Une mobilité transculturelle qu'il ne semble pas reconnaître à Morgan lui-même (Michælsen, 1996, p. 621).